

EN
JÉSUS
SEUL

LA VÉRITABLE SIGNIFICATION
DU SALUT

JOHN MACARTHUR

EDITIONS
IMPACT

INTRODUCTION

Mourir à soi-même

Lorsque Jésus déclare « suis-moi », que veut-il dire ? Cela ne signifie certainement pas qu'il appelle les croyants à une vie d'aisance et de prospérité sur terre. Au contraire Jésus affirme à maintes reprises que son appel implique un renoncement à soi-même, de prendre notre croix et de mourir chaque jour (voir Lu 9.23). Le suivre signifie de mourir à soi-même, de l'aimer plus que la vie et de le servir (Jn 12.24-26). Jésus a dit : « Si quelqu'un vient à moi, sans me préférer à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à ses frères, et à ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut-être mon disciple » (Lu 14.26,27). D'un point de vue humain, ces standards sont impossibles à atteindre. Pourtant, les paroles de Jésus sont claires, sans équivoque et absolues.

Malheureusement, ces déclarations sont souvent absentes des ministères d'évangélisation d'aujourd'hui : il faut nous rappeler que lorsque Christ nous demande de le suivre, cela signifie qu'il faut complètement s'abandonner à lui. Paul écrit dans 2 Corinthiens 4.5 que « c'est Jésus-Christ le Seigneur que nous prêchons ». L'affirmation « Jésus-Christ le Seigneur » est au fondement de la confession de foi de l'Église primitive et au cœur de la vérité déclarée par tout véritable croyant (1 Co 12.3). Que devons-nous faire pour être sauvés ? « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (Ac 16.31). « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Ro 10.9). La seigneurie de Christ est indubitablement au fondement de la foi qui sauve.

Le véritable salut produit un cœur qui désire répondre à cette réalité qu'est la seigneurie de Christ dans nos vies. Puisque nous sommes tous pécheurs, nous ne réussissons jamais à obéir parfaitement à la volonté de Dieu. À travers notre vie chrétienne, nous expérimentons des échecs pathétiques ou des périodes de sécheresses spirituelles. Toutefois, si nous sommes véritablement sauvés, nous n'endurcirons pas nos cœurs au point de retourner dans l'état de rébellion et d'incrédulité de notre ancienne nature. Ceux qui vivent de cette manière n'ont aucune raison de croire qu'ils ont été rachetés.

L'Évangile est un appel à la foi – une foi authentique qui nous ordonne de nous abandonner complètement à Jésus en tant que Seigneur de nos vies. Ceux qui viennent à lui pour être sauvés doivent être prêts à se soumettre à son autorité souveraine. Ceux qui rejettent le droit de Christ de régner dans leur vie ne peuvent le déclarer comme étant leur Sauveur. Notre Dieu n'a aucun intérêt à rassembler des disciples occasionnels et à la foi tiède. C'est pourquoi les Écritures mettent autant l'accent sur ses exigences envers son peuple, bien qu'elles soient difficiles à atteindre. C'est aussi une des raisons pour lesquelles l'Évangile est une pierre d'achoppement pour certains et une folie pour d'autres (1 Co 1.23).

Il semble y avoir, de nos jours, une grande confusion quant au message de l'Évangile. L'Église d'aujourd'hui cherche souvent à adoucir le message de Jésus, à éliminer les pierres d'achoppement et à en faire un message plus élégant. Il n'existe pas de manière légitime d'atteindre ces objectifs et ceux qui tentent de changer le message de l'Évangile, le réduit, le déforme ou le sabote.

Les croyants doivent contempler Jésus, seulement Jésus, comme étant le fondement, le point central et l'ancre de l'Évangile. Le suivre ne signifie pas de tout simplement l'ajouter à une liste de choses que nous aimons et servons déjà. Ceux qui répondent véritablement à l'appel de Christ

expérimenteront des changements radicaux au niveau de leur cœur et de leur vie. « *[Il]* est le Seigneur de tous » (Ac 10.36) et les croyants authentiques proclameront et se soumettront à cette vérité. Ceux qui le perçoivent comme étant un simple complément à leurs loisirs et leurs priorités n'ont pas vraiment encore donné leur vie à Christ.

Ce livre analyse l'Évangile tel que Christ lui-même le proclame, en ayant pour objectif d'avoir une compréhension juste du message de l'Évangile. Après tout, il est celui « qui suscite la foi et la mène à la perfection » (Hé 12.2). Il est le seul vers qui nous devons nous tourner quant aux paroles de la vie éternelle (Jn 6.68). Explorons donc ce que Christ déclare au sujet de l'Évangile.

CHAPITRE 1

Maître et esclaves

Jésus est le Seigneur (1 Co 12.3).

Il s'agit ici de la vérité unique, centrale, fondamentale et distinctive du christianisme. Il s'agit également de la première confession de foi essentielle que tout chrétien véritable doit faire, comme l'indique le verset suivant : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Ro 10.9). On ne peut éliminer la seigneurie de Christ du message évangélique sans saper les fondements mêmes de la foi.

Jésus a toujours gardé la question de sa seigneurie au cœur de ses enseignements et de son ministère. En étudiant sa vie et son ministère terrestres dans le présent livre, vous le constaterez très clairement. Il n'a jamais hésité une seule fois à déclarer son autorité en tant que Maître souverain. Il

l'a proclamée à ses disciples, à ses ennemis et à toute personne s'y intéressant – en n'exigeant rien de moins de leur part qu'un abandon inconditionnel. Ainsi donc, le véritable Évangile selon Jésus est un message impossible à dissocier de la réalité de sa seigneurie. Lorsque Jésus appelait les gens à le suivre, il ne cherchait pas à se créer un cercle de copains ou d'admirateurs qu'il pourrait divertir par ses miracles. Il appelait les gens à se soumettre complètement et sans réserve à sa seigneurie.

Un mot au sujet des mots

Le plus souvent, on rend le mot grec néotestamentaire *kurios* par « Seigneur ». Ce mot grec désigne quelqu'un qui détient du pouvoir, des titres de propriété et le droit irréfutable de commander. Il y a aussi despotes, ce mot grec néotestamentaire presque synonyme que l'on rend parfois par « Seigneur ». Ce mot (qui possède la même étymologie que notre équivalent français « despote ») décrit un souverain ayant tout pouvoir sur ses sujets.

Dans le Nouveau Testament, les deux mots sont employés pour désigner Christ comme Seigneur. Par exemple, dans Jean 13.13, Jésus a employé le titre *kurios* pour se désigner lui-même : « Vous m'appellez Maître et Seigneur [*kurios*] ; et vous dites bien, car je le suis. » Et Jude 4, ce texte que le

propre demi-frère terrestre de Jésus a écrit, emploie les deux mots dans un parallélisme : « Car il s'est glissé parmi vous certains hommes, dont la condamnation est écrite depuis longtemps, des impies, qui changent la grâce de notre Dieu en dérèglement, et qui renient notre seul maître [*despotes*] et Seigneur [*kurios*] Jésus-Christ. »

Les deux mots sont extrêmement puissants. Ils faisaient partie du vocabulaire relatif à l'esclavage du temps du Nouveau Testament. Ils décrivent un maître exerçant une domination absolue sur quelqu'un d'autre, un propriétaire d'esclaves. Ses sujets sont dans l'obligation d'obéir aux directives de leur seigneur, et cela, non parce qu'ils choisissent d'y obéir, mais parce qu'ils ne sont pas légitimement libres d'agir autrement. Par conséquent, là où il y avait un seigneur (*kurios*) ou un maître (*despotes*), il y avait forcément un esclave (*doulos*). Une idée implique nécessairement et clairement l'autre. Voilà d'ailleurs qui explique l'incrédulité de Jésus par rapport à ceux qui lui rendent hommage par leurs lèvres, mais non par leur vie : « Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Lu 6.46.)

Il se peut que vous reconnaissiez le mot grec *doulos* parce qu'il s'agit d'un mot très courant dans le Nouveau Testament. Il est fréquemment utilisé pour décrire ce que signifie être un vrai chrétien : « [...] de même, l'homme libre

qui a été appelé est un esclave [*doulos*] de Christ. Vous avez été rachetés à un grand prix [...] » (1 Co 7.22,23).

Le mot *doulos* est dépourvu d'ambiguïté. Il suggère un concept très précis, que – bien qu'il répugne à notre culture et à notre esprit naturel – nous ne devrions ni atténuer ni écarter. Il s'agit du mot grec que l'on utilisait principalement pour décrire le plus abject des esclaves, une personne appartenant littéralement à un maître pouvant la forcer légalement à travailler sans la rémunérer. Autrement dit, le *doulos* est une personne privée de rang et de droits.

Malheureusement, les lecteurs de la Bible en français sont privés d'une partie de la force du mot *doulos*, en raison de la tendance depuis toujours qu'ont les traducteurs de la Bible à atténuer le sens littéral du mot, le rendant par « serviteur » plutôt que par « esclave ».

Pourtant, le service et l'esclavage ne sont pas véritablement la même chose. Le mot *doulos* parle d'esclavage, voilà tout. Il ne s'agit aucunement d'un mot au sens vague ou incertain. Il décrit quelqu'un privé de liberté personnelle et de droits personnels dont l'existence même se définit par le fait d'être au service d'une autre personne. Il s'agit du genre d'esclavage dans lequel « l'homme met de côté son autonomie, et une volonté étrangère prend le pas sur sa volonté propre ». Il implique donc une soumission totale et sans réserve au contrôle et aux directives d'une autorité

supérieure – à savoir un esclavage, et non simplement un service rendu de son propre gré.

Par exemple, dans Matthieu 6.24, Jésus dit : « Nul ne peut être l'esclave de deux maîtres » (traduction littérale). Cette traduction est beaucoup plus forte (et a plus de sens) que ce que l'on trouvera dans la plupart des traductions de la Bible : « Nul ne peut servir deux maîtres. » L'employé ayant deux emplois pourrait, en fait, servir deux maîtres. Par contre, la notion d'esclavage – et non simplement de service – décrit le mot *doulos* et tous ses dérivatifs.

La distinction se trouve dans le principe de « possession ». L'Écriture place les chrétiens de manière répétée et avec insistance dans la catégorie de l'esclavage : « Ne savez-vous pas que [...] vous ne vous appartenez point à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés à un grand prix » (1 Co 6.19,20a). Nous avons un Maître qui nous a rachetés (2 Pi 2.1). Pour être précis, Dieu nous a rachetés par le sang précieux de Christ (Ap 5.9). Voici l'essentiel même de ce que signifie le fait d'être chrétien : « En effet, nul de nous ne vit pour lui-même, et nul ne meurt pour lui-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car Christ est mort et il est revenu à la vie, afin de dominer sur les morts et sur les vivants » (Ro 14.7-9).

Pourquoi un concept aussi révoltant ?

Dans un sens, nous pouvons comprendre pourquoi les traducteurs de la Bible ont eu tendance à atténuer les implications du mot *doulos*. Le mot « esclavage » véhicule une image tellement négative et suscite en nous de telles passions que nous nous en éloignons instinctivement.

Cette manière de conceptualiser l'esclavage n'est pas nouvelle. En fait, l'esclavage n'était en rien une institution prestigieuse au cours du 1^{er} siècle. Il faisait partie intégrante des sociétés romaines – il était parfaitement légal, se pratiquait partout et était rarement mis en question. Les esclaves n'étaient pas tous maltraités, mais beaucoup l'étaient, et l'esclavage de style romain était d'une incapacité notoire à restreindre les terribles abus qu'il engendrait. Qu'ils soient bien traités ou opprimés, cela ne dépendait absolument pas des esclaves, bien entendu. Ainsi donc, même si l'on considérait en général l'esclavage comme un élément nécessaire de la structure socio-économique, tout le monde détestait l'idée d'être un esclave. Personne ne voulait être le *doulos* de qui que ce soit.

À cet égard, le portrait que Jésus a rendu de l'esclavage n'était pas plus dans les goûts ou les besoins des gens de son époque qu'il ne l'est chez les gens d'aujourd'hui. En fait, étant donné que la plupart des gens de l'époque de Jésus

connaissaient si bien l'esclavage dans la vraie vie, ils se représentaient certainement de manière beaucoup plus frappante ce que Jésus exigeait en appelant les gens à l'abnégation et à l'abandon à sa seigneurie. Lorsqu'il parlait du prix à payer pour le suivre, il ne tentait assurément pas de faire appel à l'estime de soi ou de rendre la vie de disciple attrayante pour les gens de la Galilée et de la Judée. Ils comprenaient beaucoup mieux que nous à quelle position humble il les appelait. En fait, beaucoup de gens dans l'Église primitive étaient des esclaves. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il y a tant de passages des épîtres qui donnent des instructions par rapport à la manière dont les esclaves devaient se comporter afin de refléter le caractère et la sainteté de Christ (Ép 6.5-8 ; Col 3.22 ; 1 Ti 6.1,2 ; Tit 2.9,10 ; 1 Pi 2.18-21).

Le problème d'un évangile accommodant

L'idée d'un chrétien comme esclave et de Christ comme Maître est presque totalement absente du vocabulaire du christianisme évangélique contemporain. Non seulement notre génération considère le mot « esclave » comme un mauvais mot chargé d'un non-conformisme idéologique, mais elle aime aussi les concepts de liberté et de satisfaction personnelle. Les gens des temps modernes et postmodernes ont soif d'autonomie, et comme l'Église est devenue de plus

en plus mondaine, la vérité biblique relative à notre devoir envers Christ comme notre Seigneur et Maître absolu a presque disparu de la conscience évangélique. De nos jours, l'Église a réduit toute la foi salvatrice et la réalité du disciple chrétien à un cliché irréflecti (mais à plus grande conformité idéologique) : « une relation personnelle avec Jésus ». L'ambiguïté de cette expression reflète l'esprit vague et destructeur avec lequel les évangéliques traitent (et maltraitent) l'Évangile depuis plusieurs décennies. Comme si Christ pouvait être l'ami intime de quelqu'un sans pour autant en être le Seigneur.

Toutefois, comme nous le ferons remarquer sous peu, ses seuls vrais amis étaient ceux qui faisaient ce qu'il commandait (Jn 15.14). Être l'esclave de Christ n'est pas un élément mineur ou secondaire de la vie du vrai disciple. Il ne s'agit pas simplement d'un langage symbolique ou illustratif dénué de tout sens littéral. Il s'agit de la manière exacte dont Jésus a lui-même défini la relation personnelle » qu'il doit avoir avec tout vrai disciple (Jn 12.26 ; 15.20). Et ce fait est souligné partout dans le Nouveau Testament. Et ce fait est souligné partout dans le Nouveau Testament. Il est significatif que les paroles d'introduction de plusieurs épîtres néotestamentaires incluent les propres confessions de leurs divers auteurs, selon lesquelles ceux-ci étaient les esclaves de Christ (Ro 1.1 ; Ph 1.1 ; Tit 1.1 ; Ja 1.1 ; 2 Pi 1.1 ; Jud 1 ; Ap 1.1). Dans

l'Église apostolique, tout vrai disciple comprenait profondément cette vérité, car si tous les apôtres confessaient qu'ils étaient les esclaves de Jésus, ceux sur qui les apôtres veillaient devaient certainement eux aussi être les esclaves de Christ.

À vrai dire, les éléments fondamentaux de l'esclavage sont les éléments mêmes de notre rédemption sur lesquels l'Écriture insiste le plus. Nous sommes élus (Ép 1.4,5 ; 1 Pi 1.1 ; 2.9) ; rachetés (1 Co 6.20 ; 7.23) ; la propriété de notre Maître (Ro 14.7-9 ; 1 Co 6.19 ; Tit 2.14) ; assujettis à la volonté et au contrôle du Maître sur nous (Ac 5.29 ; Ro 6.16-19 ; Ph 2.5-8) ; et totalement dépendants du Maître pour tout dans la vie (2 Co 9.8-11 ; Ph 4.19). Nous sommes appelés en définitive à rendre des comptes (Ro 14.12) ; à être évalués (2 Co 5.10) ; et à être châtiés ou récompensés par Christ (Hé 12.5-11 ; 1 Co 3.14). Voilà toutes des composantes essentielles de l'esclavage.

Que dirait Jésus ?

Jésus a lui-même introduit la métaphore de l'esclave dans le Nouveau Testament. Il a souvent établi un lien direct entre l'esclavage et le fait d'être disciple. Dans l'Évangile selon Matthieu, par exemple, il a dit : « Le disciple n'est pas plus que le maître, ni le serviteur plus que son seigneur. Il suffit au disciple d'être traité comme son maître, et au serviteur

comme son seigneur » (Mt 10.24,25a). Il exigeait que les gens renoncent complètement à eux-mêmes. Il exigeait leur obéissance implicite. Il leur commandait d'être prêts à mourir pour lui. Il les appelait à renoncer à toutes leurs priorités normales – y compris leur famille, leurs amis, leurs projets personnels, leurs ambitions et le reste de ce que ce monde a à offrir. Leur vie entière était placée explicitement et irrévocablement sous son autorité. Sa seigneurie était totale et non négociable. C'étaient là ses conditions, et il dissuadait toujours de le suivre les prétendus disciples qui tentaient de dicter des conditions différentes des siennes (Lu 9.59-62).

Non de simples esclaves, mais des esclaves étant aussi des amis

Il se pourrait que nous ayons déjà fait brièvement allusion au passage clé dans lequel Jésus exige une obéissance implicite : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jn 15.14,15).

Il est primordial de comprendre que Jésus ne suggérerait pas que l'obéissance fait de quelqu'un son ami, comme s'il était possible d'entrer dans ses bonnes grâces par le service.

Il disait plutôt que l'obéissance est la preuve même de ce qu'une personne est son amie. L'obéissance implicite à ses commandements est le fruit nécessaire, attendu et naturel d'un amour sincère pour lui. C'est donc également la marque révélatrice d'une foi salvatrice authentique. Ici encore, il va de soi que la personne qui ne faisait pas ce que Jésus disait ne comptait pas du tout au nombre de ses amis. Il décrivait aussi clairement que possible une relation entre maître et esclave.

Examinons le contexte. Il a d'abord expressément indiqué qu'il les avait appelés esclaves, car c'est précisément ce qu'ils étaient : *douloi*, dont il était le *kurios* incontesté. Autrement dit, l'obéissance de l'esclave est implicite, spontanée ; et le maître ne lui doit ni explications ni raisons. L'esclave doit obéir, et cela, qu'il en comprenne la raison ou non.

Cependant, Jésus n'a rien caché à ses disciples. Ses objectifs leur étaient parfaitement connus : « je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (v. 15). Il les considérait donc comme beaucoup plus que de simples esclaves. Il les considérait également comme ses amis, au courant de ses pensées et de ses objectifs (voir 1 Co 2.16). De manière comparable, tout souverain aurait des amis parmi ses sujets, à qui il révélerait parfois des pensées personnelles, mais ceux-ci resteraient néanmoins ses sujets.

L'amour est mutuel, bien entendu, mais le statut n'est pas le même. Jésus restait leur Maître, et ses disciples restaient ses

douloi. Autrement dit, en tant qu'amis, ils n'étaient pas ses « copains » au sens de pots ou de pairs, dans leur relation avec lui. Il restait leur Seigneur et Maître, et ils lui appartenaient entièrement. Ainsi donc, les disciples – bien qu'ils soient des amis, entièrement dévoués à leur Maître par amour pour lui – restent des esclaves se caractérisant par leur obéissance.

L'esclavage et la vraie liberté

Si l'on comprend bien, l'Évangile est une invitation à l'esclavage. Lorsque nous appelons les gens à mettre leur foi en Christ, nous devons insister sur cette réalité comme Jésus l'a fait. D'une part, l'Évangile est une proclamation de la liberté aux captifs du péché et aux gens brisés par le pouvoir du péché sur eux. D'autre part, il s'agit d'une invitation à une tout autre forme d'esclavage : « Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice » (Ro 6.18). Comme l'apôtre Pierre l'a écrit : « étant libres, sans faire de la liberté un voile qui couvre la méchanceté, mais agissant comme des serviteurs de Dieu » (1 Pi 2.16).

Les deux côtés de l'équation sont primordiaux. Il y a une liberté glorieuse dans le fait d'être les esclaves de Christ, car « *[si]* donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jn 8.36). Par contre, le fait d'être un vrai disciple de Christ signifie la fin de l'autonomie humaine.

Aucun message ne peut porter à juste titre le nom d'Évangile s'il tait ou nie ces vérités. L'Évangile selon Jésus appelle les pécheurs à renoncer à leur indépendance, à faire preuve d'abnégation, à se soumettre à la volonté d'un autre et à abandonner tous leurs droits afin d'appartenir au Seigneur et d'entrer sous ses ordres. En confessant Jésus comme notre Seigneur (*Kurios*), nous confessons automatiquement que nous sommes ses esclaves (*douloi*).

Il n'y a aucun autre moyen d'adapter ce message afin de le rendre attrayant à ceux qui admirent Jésus, mais qui ne sont pas disposés à le suivre.

Tandis que nous étudierons certains des chapitres les plus importants de la vie, du ministère et des discours publics de Jésus, vous remarquerez nettement qu'il n'a cessé de faire de sa seigneurie un thème prioritaire. Ce sujet a dominé ses prédications et ses enseignements publics ; il abordait souvent ce sujet dans les paraboles qu'il racontait ; et il revenait sur ce sujet dans la plupart de ses exposés théologiques. Il s'agit du fil conducteur dans l'histoire de la Rédemption, le cantique des rachetés et la raison première de la Bonne Nouvelle, « afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2.10,11).

CHAPITRE 2

Quel est le message de l'Évangile ?

Quiconque prête l'oreille de nos jours à une présentation typique de l'Évangile peut constater que l'on implore les pécheurs dans les termes suivants : « Acceptez Jésus-Christ comme sauveur personnel », « Demandez à Jésus d'entrer dans votre cœur », « Invitez Christ dans votre vie » ou encore : « Prenez une décision pour Christ ». Peut-être avez-vous tellement l'habitude d'entendre de telles expressions que c'est avec surprise que vous apprendrez qu'aucune d'elles n'utilise une terminologie biblique. Elles sont en fait plutôt le produit d'un Évangile édulcoré. Il ne s'agit pas là de l'Évangile selon Jésus.

Les propos de notre Seigneur sur la vie éternelle étaient toujours accompagnés d'avertissements destinés à ceux qui auraient pu être tentés de ne pas prendre le salut au sérieux. Il enseignait que pour le suivre, le sacrifice était grand, que le chemin était étroit et que peu nombreux étaient ceux qui le trouvaient. Il affirmait que plusieurs qui l'appelaient Seigneur n'auraient pas le droit d'entrer dans le royaume des cieux (voir Mt 7.21-23).

Jésus nous a également donné cet avertissement, qui donne à réfléchir : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, *mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé par ton nom ? n'avons-nous pas chassé des démons par ton nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles par ton nom ? Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, *vous qui commettez l'iniquité* » (Mt 7.21-23, italiques pour souligner). Il est clair qu'aucune expérience passée, pas même le fait de prophétiser, de chasser des démons ou de faire des miracles et des prodiges, ne peut être considérée comme la preuve du salut en l'absence d'une vie caractérisée par l'obéissance. Notre Seigneur ne parlait pas dans ce cas d'un groupe isolé de croyants marginaux. « Plusieurs » en ce jour se tiendront

debout devant lui, stupéfaits d'apprendre qu'ils ne font pas partie du Royaume.

La Bible enseigne clairement que la manifestation de l'œuvre de Dieu dans une vie est le fruit certain d'un comportement transformé (1 Jn 3.10). Une foi qui n'a pas pour conséquence la pratique de la justice est morte et ne peut pas sauver (Ja 2.14-17). Ceux qui s'affirment chrétiens, mais ne donnent aucune évidence du fruit de la véritable justice n'ont aucune base biblique sur laquelle appuyer leur assurance du salut (1 Jn 2.4).

Le véritable salut n'est pas seulement la justification. Il ne peut pas être séparé de la régénération, de la sanctification et finalement de la glorification. Le salut est l'œuvre de Dieu par laquelle nous sommes rendus « semblables à l'image de son Fils » (Ro 8.29 ; voir 13.11). La véritable assurance repose sur l'évidence du travail transformateur du Saint-Esprit dans la vie personnelle, et non sur le souvenir d'une expérience quelconque.

Sauveur et Seigneur

De nos jours, il semble y avoir une confusion quant à l'Évangile qui provient de cette tendance à séparer le fait que Jésus est le Seigneur souverain du fait qu'il est aussi le Sauveur miséricordieux. Aucun croyant authentique ne

contredira le fait que Jésus est Sauveur et Seigneur (Lu 2.11). « Seigneur » et « Sauveur » sont des fonctions différentes, mais nous devons faire attention à ne pas les compartimenter au point de diviser Christ (voir 1 Co 1.13).

Les deux déclarations les plus explicites sur le salut dans toutes les Écritures mettent toutes deux l'accent sur la souveraineté de Jésus : « Crois au *Seigneur* Jésus, et tu seras sauvé » (Ac 16.31) et : « Si tu confesses de ta bouche le *Seigneur Jésus*, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Ro 10.9). Le sermon de Pierre à la Pentecôte conclut en ces termes : « Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait *Seigneur et Christ* ce Jésus que vous avez crucifié » (Ac 2.36, italiques pour souligner). Aucune promesse de salut n'est faite à ceux qui refusèrent d'accepter Christ comme Seigneur.

La foi véritable n'est pas que des mots. Notre Seigneur lui-même condamna ceux qui l'honorent des lèvres, mais non avec leur vie (Mt 15.7-9). Il ne devient le Sauveur de quelqu'un que lorsque celui-ci le reçoit pour qui il est : le Seigneur de tous (Ac 10.36).

Par la grâce, par le moyen de la foi

Le salut est obtenu par la grâce, par le moyen de la foi (Ép 2.8). Cette vérité est le fondement critique de tout ce que nous

enseignons. Elle n'a cependant aucun sens si nous comprenons mal la *grâce* ou si nous ne définissons pas la *foi* correctement.

La grâce de Dieu n'est pas un attribut statique par lequel Dieu accepte passivement des pécheurs endurcis et impénitents. La grâce ne change pas la position d'une personne devant Dieu sans affecter son être intérieur. La grâce véritable n'inclut pas la liberté de faire ce que l'on veut. La véritable grâce, comme le disent les Écritures, nous enseigne « à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans le siècle présent selon la sagesse, la justice et la piété » (Tit 2.12). La grâce est la puissance donnée par Dieu pour observer la Nouvelle Alliance (voir 1 Co 7.19), même si parfois nous ne lui obéissons pas fidèlement. Il est clair que la grâce n'est pas une permission de vivre dans la chair ; elle donne plutôt la puissance de vivre dans l'Esprit.

La foi, tout comme la grâce, n'est pas statique. Avoir la foi qui sauve ne consiste pas à simplement comprendre les faits et à y adhérer intellectuellement. La foi est inséparable de la repentance, de la soumission et d'un désir surnaturel d'obéir. Aucune de ces réactions ne peut être considérée exclusivement comme une œuvre humaine, pas plus qu'on ne peut dire que croire est uniquement un effort humain.

La repentance telle que présentée par Jésus fait appel à la reconnaissance de notre état absolu de pécheurs, et à l'abandon de nous-mêmes et de notre péché pour nous tourner vers

Dieu (voir 1 Th 1.9). À l'opposé d'une œuvre humaine, elle est le résultat inévitable de l'œuvre de *Dieu* dans le cœur humain.

Le résultat, bien entendu est un changement radical de direction – une conversion spirituelle authentique. Par la grâce de Dieu l'indifférence et la rébellion du pécheur ont été vaincues (Tit 2.11,12). La grâce de Dieu élimine l'orgueil du pécheur ainsi que sa volonté de se justifier par lui-même. Cependant, le salut par la foi n'élimine pas les œuvres en soi. Il élimine les œuvres qui ne sont que le résultat d'un effort humain (Ép 2.8). Il abolit toute tentative de gagner la faveur de Dieu par nos propres œuvres (v. 9). Mais il n'annihile pas le plan que Dieu a préparé d'avance, selon lequel notre marche avec lui doit être accompagnée de bonnes œuvres (v. 10). Les œuvres représentent le fruit et non les racines du salut du pécheur.

Nous devons nous rappeler avant tout que le salut est une œuvre souveraine de Dieu. Du point de vue biblique, elle est définie par son résultat, et non par son moyen. « Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions » (Ép 2.10). Dans le cadre de son œuvre de salut, Dieu produit la repentance, la foi, la sanctification, la soumission, l'obéissance et finalement la glorification. Puisqu'il ne dépend pas d'un effort humain pour produire ces éléments, une expérience pour laquelle

Quel est le message de l'Évangile ?

l'un de ces éléments manquerait ne pourrait pas être l'œuvre salvatrice de Dieu. Si nous sommes réellement nés de Dieu, la victoire qui triomphe inmanquablement du monde, c'est notre foi (1 Jn 5.4). Il est possible que nous péchions (1 Jn 2.1) – nous *pécherons* à coup sûr – mais le processus de sanctification ne pourra jamais s'arrêter complètement. Dieu travaille en nous (Ph 2.13), et il continuera cette œuvre en nous pour la rendre parfaite pour le jour de Jésus-Christ (Ph 1.6 ; 1 Th 5.23,24).